

TOT

15.04-
29.05.21

Murielle Belin
Philippe Cognée
Roberto Donetta
Marlene Dumas
Albrecht Dürer
Valérie Favre
Matthieu Gafsou
Christian Gonzenbach
Ferdinand Hodler
Benoit Huot
Emma Lucy Linford
Zoran Mušič
Armand Niquille
Guy Oberson
Éric Poitevin
Cyril Porchet
Virginie Rebetez
Lionel Sabatté
Maude Schneider

TOT

Alors que l'Évangile dit: « Soyons frères et nous serons sauvés », je dis: « Soyons frères et soeurs parce que nous sommes perdu.e.s.» Sans vouloir imposer cet évangile de la perdition, je crois que la conscience humaine doit intégrer cette incertitude, cette angoisse et cette présence de la mort. Et, pour surmonter l'angoisse, rien d'autre que la participation, la communion, l'amour. La seule façon de supporter ce néant qui nous entoure, c'est de vivre poétiquement, amoureuxment, notre condition. L'amour, que le cantique des cantiques dit « fort comme la mort », est du moins son unique antidote.
Edgar Morin

Évoquer la mort - savoir que l'on ne sait rien. Penser en vacillant, se laisser envahir par l'ignorance et tenter de réaménager la présence de la mort, cette absence-présence. Et toi, que fais-tu de tes mort.e.s ?¹ Comment parles-tu à la mort ? Qu'est-ce qui t'aide à vivre avec l'absence du vivant que tu aimais ?²

Réinventons collectivement la grammaire funéraire, faisons l'expérience de la langue mortuaire devenue quelque peu étrangère. Nous convions les artistes à cet exercice fascinant qu'est la mise à nu face à la finitude. Finitude impensable qui convoque: la mort siège, soudain, là, sans prévenir. La mort est animante en ce qu'elle institue chez ceux qui demeurent la responsabilité d'un accomplissement. *Qu'est ce qui rend un.e mort.e capable de tenir ? À quoi un.e mort.e tient-iel ? De quoi ont-iels besoin ? Que demandent-iels ?*³

La dialectique de la vie et de la mort est irrévocable. Les cellules qui nous constituent se suicident pour laisser place à d'autres cellules, la vie comme un processus de régénération: « On reconstitue les molécules qui se dégradent, les cellules se multiplient pour remplacer celles qui meurent, et de cette façon-là, la vie continue. Un organisme ne peut donc vivre - c'est-à-dire se maintenir dans un état de régénération - que si les cellules meurent. C'est dans cette optique qu'il faut entendre la parole d'Héraclite « mourir de vie ».

Ainsi si tout moment de vie est un moment de mort (puisque à chaque moment l'organisme vivant vit de la mort de ses composants (molécules et cellules)⁴, comment cela se fait-il que nous peinions à parler à la mort ? Les mots, les attitudes nous manquent pour l'apprivoiser, désormais, les gens ne meurent plus ; ils disparaissent.⁵

Rien ne réfute le caractère éphémère de la vie, intervalle plus ou moins court entre une naissance et une mort. Est-ce le déni de la finitude qui constitue le moteur de toutes les entreprises humaines ?⁶

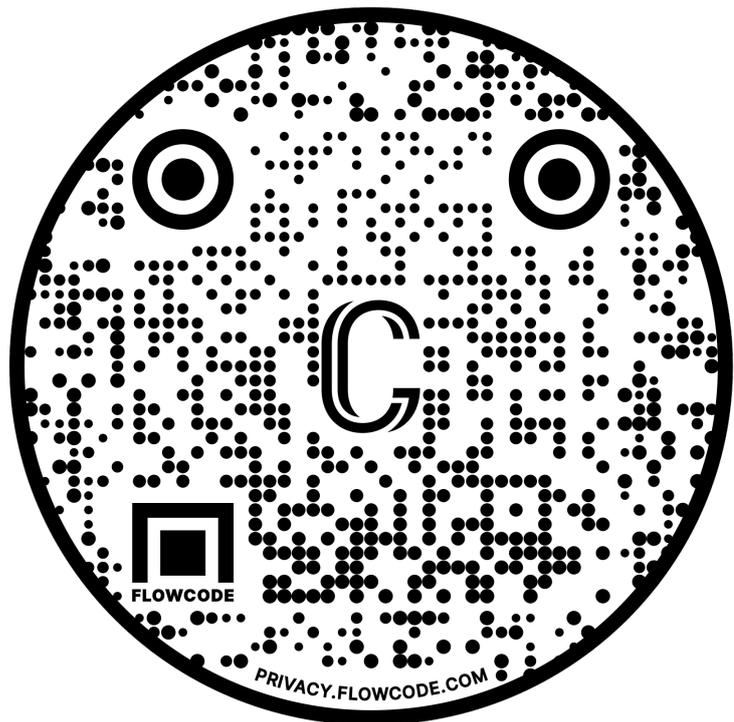
L'exposition *TOT* est une possibilité de séjourner, quelques temps, dans les différents espaces de la mort.

Par les oeuvres puissantes des artistes et au travers d'une sélection de textes, lus par la comédienne Claire Deutsch, nous vous invitons à une tentative: pallier notre dépossession de la mort. Douce, cruelle, violente, désirée, collective, banale, ensauvagée, interdite, aseptisée.

Soyons Perséphone enlevée par Hadès, laissons-nous aller à ce que nous ne parvenons pas à nous représenter.

- 1 Marielle Macé, *Nos cabanes #4 « Et toi, que fais-tu de tes morts ?*, conférence, mercredi 17.04.19, Maison de la Poésie de Paris. URL: <https://soundcloud.com/maison-de-la-poesie/marielle-mace-nos-cabanes-4-et-toi-que-fais-tu-de-tes-morts>
- 2 Laurence Vielle, *Ancêtres*. URL: <http://www.poetenational.be/ancetres/>
- 3 Vinciane Despret, *Au bonheur des morts*, Éditions La Découverte, Paris: 2017, pp.19-20
- 4 Edgar Morin, «La dialectique de la vie et de la mort», in: *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris: Bayard, 2004, pp.43-44.
- 5 Damien Le Guay, « Représentation actuelle de la mort dans nos sociétés: les différents moyens de l'occulter » in: *Études sur la mort*, 2008/2 (n° 134), p. 116. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2008-2-page-115.htm>
- 6 Françoise Dastur, « La finitude impensable », in: *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris: Bayard, 2004, p.913.

Scanner le QR code ci-dessous pour écouter la
sélection de texte lus par Claire Deutsch.



Anonyme

À propos du *Portrait du comte de Dunois petit enfant, âgé de trois mois, fils d'Henri d'Orléans-Longueville* (1626)

Voici un portrait d'enfant au premier abord très simple, mais qui attire néanmoins l'attention. Il s'agit du portrait d'un enfant qui semble être un prince, vêtu d'un blanc immaculé sur un fond entièrement noir. De part et d'autre de sa tête, nous pouvons lire, comme il était coutume à cette époque, une inscription se détachant du fond très sombre: «Le comte de Dunois, âgé de 3 mois, 1626». L'âge indiqué par le peintre anonyme ne semble pas correspondre à la représentation de ce garçon. Il est figuré en pied à la manière d'un grand souverain, alors qu'il ne tenait certainement pas sur les siens. En effet, ce portrait s'inscrit dans une lignée de portraits de grands souverains, dont l'âge réel ne correspond pas à celui de leur représentation. À noter, la position et le traitement très particulier des mains, mettant en évidence le caractère enfantin du modèle.(...)

Le portrait du jeune comte de Dunois fait de ce petit personnage une figure importante. En le figurant ainsi, le peintre montre l'espoir politique mis en lui, le souhait qu'il ait un jour un rôle de souverain et l'importance de cette tâche aux yeux du prince régnant. Malheureusement, ce jeune prince ne remplira pas le rôle que l'on attendait tant de lui, décédant avant d'avoir l'âge de ses deux ans.¹

1 Pour le texte complet, voir:
Peinture et dessins 1500-1900. Collection des arts plastiques du Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, Lausanne: Éditions Ides et Calendes, 2012, p.42.

Auteur inconnu

À propos de la *Série funéraire*
(Fin de l'ère Edo: 1603-1868)

Dans toutes les familles japonaises, la mort est l'occasion d'une série de solennités domestiques plus ou moins somptueuses, selon le rang du défunt mais en tout cas fort à charge aux parents les plus rapprochés. Ils ont d'abord à supporter les frais des cérémonies religieuses qui sont du domaine des bonzes: il faut payer les derniers sacrements; les veilles et les prières qui sont faites sans interruption dans la maison mortuaire jusqu'au moment des funérailles; le service à domicile qui a précédé le départ du convoi; la messe funèbre célébrée au temple, et toutes les fournitures relatives à l'inhumation ou à l'incinération du cadavre.

1 Marc Olivier Gonseth, Julien Glauser, Grégoire Mayor et Audrey Doyen, *Imagine Japan*, Neuchâtel: Musée d'ethnographie, 2015, p.115.

Murielle Belin

Née en 1976 à Nancy, Murielle Belin a rapidement côtoyé le monde de l'art en fréquentant des ateliers d'artistes dès l'âge de 10 ans. Elle y a découvert le travail de peintres, de marionnettistes-prestidigitateurs, de sculpteurs et de poètes, avant de devenir elle-même peintre, sculptrice et illustratrice dès 2002. Cette artiste autodidacte s'est d'abord intéressée à la restauration de tableaux. Par la suite, elle a intégré des références artistiques, ainsi que des techniques plus anciennes ou s'écartant des conventions dans ses créations telles que l'iconographie religieuse, la taxidermie et la gravure.

Les œuvres de Murielle Belin invitent plus particulièrement l'observateur à se plonger dans un univers surréaliste et poétique faisant la part belle à la science. Les atmosphères sombres, quelquefois macabres, qu'elle crée sont notamment inspirées par la culture populaire dont les films d'horreur.

L'artiste imagine des êtres hybrides entre humains et animaux. Comme l'a formulé le critique d'art Patrick Le Fur, les œuvres de Belin nous font « aller au plus profond de l'humain, donc la vie et la mort, pour atteindre l'esprit ; interroger le monde à travers ses mythes ancestraux, fondateurs, ses mythologies, invoquer la mémoire collective [...] Une remise en question, histoire des opposés, du beau et du laid, du morbide et du sain. »

Depuis 2001, plusieurs expositions personnelles et collectives ont mis le travail de Murielle Belin à l'honneur. La Maison Rabelais à Metz (2006), le Centre Européen Robert Schuman à Atttert en Belgique (2007) ont proposé des expositions se focalisant sur l'artiste nancéienne, tout comme les expositions collectives « L'Esprit Singulier » à Paris au Musée de la Halle Saint-Pierre (2016), « The beautiful grotesque » au Colorado au Sangre de Cristo Arts and Conference Center (2015) et « Orges et Croque-mitaines » au Musée d'art naïf et d'art singulier à Laval (2020). Les œuvres de Murielle Belin ont, d'autre part, été principalement présentées dans des galeries d'art françaises, belges et américaines (2005-2019).

Plus d'informations: <https://muriellebelin.jimdofree.com>

Philippe Cognée

Né en 1957 en Loire-Atlantique et ayant passé son enfance au Bénin, Philippe Cognée vit et travaille actuellement à Nantes. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Nantes, il a reçu le Prix de Rome en 1982 et a été Lauréat de la Villa Médicis en 1990. En 2004, il a été nommé pour le Prix Marcel Duchamp. Il enseigne à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 2005 et a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 2010.

Bien que figuratives, les œuvres de Philippe Cognée proposent une vision s'écartant de la réalité et s'inscrivent plus particulièrement dans le style du peintre Gerhard Richter. La figure humaine, le corps et différentes formes de vanités - telles que des crânes, des ossements et des fleurs fanées - sont abordés par Philippe Cognée depuis 2006 dans ses peintures et ses dessins.

Même s'il traite de sujets divers, l'artiste est profondément attaché aux thèmes de la fragilité et de la mort. Il cherche à confronter l'observateur à une réalité crue, banale, tout en réunissant la construction et la destruction. Dans le cadre d'une série réalisée par Cognée et portant sur des ossements, Henry-Claude Cousseau a exprimé que : « La présence de la mort est comme maquillée par celle de la dégradation de l'organisme, qui produit des effets à la fois fantasques et imaginaires. » Ces propos soulignent l'importance de l'effacement dans le travail de l'artiste et son goût pour la transformation.

Dès 1982, le travail de Philippe Cognée a été exposé, personnellement ou collectivement, au sein de nombreuses institutions telles que : ARC, Musée d'art Moderne de la ville de Paris (1984), Musée du Luxembourg à Paris (1990), Centre Georges Pompidou (2005), Musée d'arts de Nantes (1996), Château de Versailles (2011), Musée de Grenoble (2012), Musée Bourdelle à Paris (2021). Ses œuvres ont également été régulièrement présentées dans des galeries d'art en Europe, en Amérique du Nord, en Asie, ainsi que dans diverses collections renommées dont : Musée National d'art Moderne - Centre Georges Pompidou, Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris, Fondation d'art contemporain Daniel et Florence Guerlain en région parisienne, Musée des Beaux-Arts de Nantes, Nestlé Fondation pour l'Art à Lausanne, Musée Ludwig à Aix-la-Chapelle, Collection Haaken A. Christensen à Oslo, Fundacao Berardo à Lisbonne, Microsoft Art Collection à Seattle, Collection Reader's Digest à New York.

Roberto Donetta

Né le 6 juin 1865 dans le Val Blenio, Roberto Donetta (1865-1932) fait partie des grands marginaux de la photographie suisse.

Tout comme celle de milliers de ses compatriotes tessinois, la vie de Roberto Donetta a été marquée par des privations matérielles et par l'exil. Un exil qui l'a tout d'abord mené dans les villes du nord de l'Italie, où il fut vendeur de marrons, puis à Londres. La passion pour la photographie est née plus tard, vers 1900. Il en a alors appris les rudiments avant de retourner vivre dans sa vallée natale. De là, il a parcouru tout le nord du Tessin en tant que vendeur ambulant de graines, prenant également des centaines de photographies sur commande.

À sa mort, il laisse quelque 5000 plaques photographiques en verre, qui seront découvertes par hasard bien des années plus tard. Ces prises de vue rendent avec acuité et sensibilité la vie archaïque des habitants du Val Blenio, région alors encore pratiquement coupée du monde, et la lente évolution vers la modernité. Pendant près de 30 ans, Roberto Donetta s'est fait ainsi le chroniqueur d'une époque marquée par de profonds changements. Photographe autodidacte, il se conçoit également comme un artiste, maniant la caméra avec virtuosité et expérimentant librement. Ses photos sont à la fois pénétrantes et teintées d'humour, gaies et graves, qu'elles montrent des enfants, des familles, des couples de mariés, des artisans, la dure vie de labeur des gens de la vallée ou le photographe lui-même. Le Val Blenio, un microcosme: avec Roberto Donetta, la vallée tessinoise se transforme en scène du grand théâtre du monde.

La reconnaissance du travail de Donetta arrive malheureusement trop tard. Les métiers de vendeur ambulant et de photographe ne lui permettent en effet pas de joindre les deux bouts et la détérioration de sa situation économique déjà précaire entraîne la désintégration du noyau familial (Donetta avait une femme et sept enfants, qui avaient déménagé en France). Le photographe meurt dans la misère et la solitude en 1932. Les autorités récupèrent le peu de choses qui lui reste et le vendent aux enchères afin de payer de vieilles dettes ainsi que les frais des funérailles.

Ils ne trouvent pas d'acquéreur pour les 5000 plaques photographiques en verre, qui resteront la propriété de la commune de Corzoneso et qui sont aujourd'hui conservées aux Archives Donetta.

Plus d'informations: <https://robertodonetta.ch/it>

Marlene Dumas

Née en 1953 en Afrique du Sud, Marlene Dumas a d'abord étudié les beaux-arts à la Michaelis school of Fine Art de Cape Town. L'artiste a ensuite poursuivi ses études en Hollande dans l'école d'art indépendante Ateliers '63 de Haarlem où elle s'est davantage orientée vers la peinture. Elle a par ailleurs passé un diplôme à l'Institut de psychologie de l'Université de Haarlem.

L'approche de Marlene Dumas est comparable à celle des impressionnistes et des néo-expressionnistes. Elle cherche à peindre le concret, le vivant. Elle a notamment réalisé de nombreux portraits qui représentent des émotions fortes telles que la souffrance, l'extase, la peur et le désespoir. Dans ses œuvres, l'artiste adresse, entre autres, les thèmes de la vie, de la mort, de la violence et de la tendresse. Elle aborde des questions sociopolitiques, des faits divers et des grands sujets de l'histoire de l'art. Marlene Dumas s'inspire plus particulièrement de journaux, de revues, de photogrammes cinématographiques ou encore de ses propres polaroids.

L'artiste a notamment été invitée à la manifestation culturelle documenta 7 qui s'est tenue à Cassel en Allemagne en 1982. Les travaux de Marlene Dumas ont d'autre part été exposés dans des musées de renom tels que : Museum of Contemporary Art à Tokyo (2007), Museum of Modern Art à New York (2008), Stedelijk Museum Amsterdam en Hollande (2014), Tate Modern à Londres (2015).

Les œuvres de l'artiste font partie de collections majeures dont le Centre Georges Pompidou à Paris, Museum für Moderne Kunst à Francfort, Stedelijk Museum Amsterdam, Museum of Contemporary Art à Tokyo, Museum of Modern Art à New York et bien d'autres encore.

Plus d'informations: <https://www.marlenedumas.nl>

Albrecht Dürer

Le peintre et graveur Albrecht Dürer a vu le jour en 1471 à Nuremberg en Allemagne. Son père orfèvre introduisit son fils à cet artisanat et ce n'est que plus tard, en 1486, qu'Albrecht Dürer a été formé à la peinture, ainsi qu'à la gravure par Michael Wolgemut ; ce dernier était influencé par l'art flamand et proposait un style gothique tardif. Les gravures sur bois de Dürer, soit des xylographies, lui vaudront une importante reconnaissance, tout comme ses représentations religieuses.

L'artiste a notamment créé plusieurs séries de gravures portant sur le Christ et la Vierge. Le Christ prenant congé de sa mère fait partie de la série « La vie de la Vierge » et montre le Christ faisant ses adieux à sa mère. Le Christ va partir pour Jérusalem et sait d'avance qu'il y décèdera. Cette scène rappelle l'intérêt de Dürer pour le thème de la mort auquel il a fait allusion dans plusieurs œuvres figurant des scènes religieuses. Cette thématique trouve, de surcroît, écho dans l'époque de l'artiste qui est considérée, par beaucoup, comme étant à l'image de la fin du monde tant il régnait un climat anxieux.

Dürer a été largement exposé dans des institutions de renom telles que le Museum of Fine Arts de Boston (1997), le Musée Condé en région parisienne à Chantilly (2003) et l'Albertina à Vienne (2020). Ses œuvres font également partie de collections majeures dont la collection du Rijksmuseum à Amsterdam, le fonds des estampes du Professeur Decker au Cabinet cantonal des estampes à Vevey, la collection d'art graphique du Kunsthaus à Zürich et la collection d'art graphique de l'ETH Zürich.

Valérie Favre

Née en 1959 à Evillard (Suisse), Valérie Favre poursuit initialement une carrière d'actrice au théâtre et au cinéma avant de se lancer dans la peinture. Devenue par la suite une des artistes les plus en vue des années 1990, l'artiste neuchâteloise alors établie à Paris, quitte la France pour rejoindre la scène artistique berlinoise et devient notamment professeure à l'Akademie der Künste de Berlin (UdK).

Adeptes d'une figuration libre, l'artiste ouvre de nouvelles perspectives narratives et conceptuelles dans son travail. Intéressée par les rapports entre la fiction et la réalité, le jeu et la vie, la domination et l'impuissance; les contraires, la résistance et l'inquiétude sont autant d'éléments constitutifs de la pensée de Valérie Favre. À travers son regard pictural s'invitent divers protagonistes présentés dans des espaces dessinés et assemblés par montage. À ce travail expérimental s'ajoute des éléments puisés de l'histoire de l'art (allégories, symboles, etc.), ainsi que des références cinématographiques, formant un réseau complexe de références. Saltimbanques, créatures imaginaires, fantômes, symboles mystérieux, autoportraits et citations: le spectateur est invité à plonger dans l'espace pictural comme dans un récit qui se joue à l'infini.¹ Par ailleurs, Valérie Favre organise l'espace de son image, comme dans de grands tableaux de théâtre, l'artiste plaçant les scènes de ses dessins dans des cadres. Et de la même manière que ses peintures, ses dessins sont organisés en séries exécutées sur plusieurs années.²

En 2015, l'exposition monographique « Valérie Favre, la première nuit du monde » au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg ainsi que celle organisée à la Kunsthalle van der Heydt à Wuppertal en 2016, consacrent véritablement son œuvre, soulignant son importance au sein de la création actuelle. En 2017, une exposition personnelle lui est vouée au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel (MAHN) et en 2018, la Neue Gladbeck Galerie lui consacre une exposition personnelle intitulée « Le désir d'éternité, un arrangement ». En 2019, Valérie Favre prend part à une exposition collective au Deutscher Bundestag célébrant les 100 ans de droit de vote aux femmes allemandes et prendra part à Bergen Assembly, la triennale de Bergen en Norvège.

Valérie Favre a dès les années 1990 bénéficiée de plusieurs expositions solos et collectives d'envergure, telles que: «La Reine Malerei», Kunsthaus de Dresde (1998); «Operette», Kunstverein Ulm (2008); «Visions», exposé au Kunstmuseum de Lucerne, ainsi qu'au Carré d'Art - Musée d'Art Contemporain de Nîmes (2009); «Art Kabinett», Art Basel Miami Beach, Miami (2011); «Selbstmord / Suicide», Neuer Berliner Kunstverein, Berlin (2013); «Valérie Favre», Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel (2017), «100 Jahre Frauenwahlrecht, 19+1 Künstlerinnen», Deutscher Bundestag, Berlin (2019), «Actually, the Dead are not Dead», Bergen Assembly, Norway (2019), «Actually, the Dead are not Dead», Württembergischer Kunstverein, Stuttgart (2020), «How to survive», Sprengel Museum, Hannover, (2020), «Valery / Plattform I / Exil», Galerie Pankow, Berlin (2020), «La vie devant soi» (2020). En 2021, elle prendra part à l'exposition «Diversity United» qui se déroulera à Moscou, Berlin et Paris (Palais de Tokyo).

Plus d'informations: <https://www.valeriefavre.net/>

- 1 Site internet du Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel (MAHN), exposition Valérie Favre: <https://www.mahn.ch/expo-valerie-favre>
- 2 Fühlbrugge Heike et al.: «Valérie Favre - La première nuit du monde», Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, ed. Musées de Strasbourg, Gand (Belgique), 2015.

Matthieu Gafsou

Matthieu Gafsou est un photographe franco-suisse, né en 1981 à Aubonne. Il vit et travaille à Lausanne. Après une maîtrise en philosophie, littérature et cinéma à l'Université de Lausanne (2000-2006), il étudie la photographie à l'Ecole des Arts Appliqués de Vevey (2006-2008).

En 2008, il reçoit plusieurs prix dédiés aux jeunes talents. Avec sa série *Surfaces* il reçoit en 2009 le Prix de la fondation HSBC pour la photographie et est invité en 2010 dans l'exposition collective *ReGeneration2* conçue par le musée de l'Elysée en partenariat avec la Fondation Aperture, qui présente 50 « photographes de demain ». Il réalise par la suite plusieurs missions photographiques (*La Chaux-de-Fonds*, *Sacré*, *Nocturnes*, etc.).

En 2014, son travail *Only God Can Judge Me* est présenté dans une exposition personnelle au Musée de l'Elysée à Lausanne. En 2018, son projet, *H+*, fait l'objet d'une grande exposition aux Rencontres de la photographie d'Arles, laquelle a été ensuite été montrés à de très nombreuses reprises, en Chine, en Italie, Espagne, Irlande, Suisse... Ses séries photographiques ont fait l'objet de cinq monographies et de nombreuses publications et expositions. Parallèlement à sa pratique artistique, Matthieu Gafsou enseigne à la haute école d'art et de design de Lausanne (ECAL). Il est représenté par la Galerie C et est membre fondateur de l'agence MAPS.

Plus d'informations: <http://www.gafsou.ch>

Christian Gonzenbach

Né en 1975 à Genève, Christian Gonzenbach vit et travaille à Genève.

Après des études de biologie, il poursuit une formation à la Haute école d'art et de design de Genève (HEAD), durant laquelle il effectue une résidence au Japon. Il termine un Master au Chelsea College of Art and Design à Londres en 2005. Depuis 2001, parallèlement à son activité de plasticien, Christian Gonzenbach enseigne à la HEAD.

Le travail de Christian Gonzenbach se caractérise par sa capacité à faire surgir des formes inédites alors qu'il fait usage du réel: détournant l'objet de son état primaire, il insuffle une dimension nouvelle à ce dernier tout en conservant ses qualités intrinsèques: «Partant de ses compétences de céramiste, il tend à créer des formes par l'empreinte, plus ou moins altérée, d'autres. En résulte des témoignages d'une époque, disons la nôtre, qu'il nous appartient de déchiffrer.»¹

Récompensé par différentes distinctions (Bourse Berthoud, Bourse Lissignol, Prix Irène Reymond, Swiss Artist in Lab), le travail de Christian Gonzenbach a été exposé au sein de nombreuses institutions telles que : Musée des beaux-arts Le Locle (2006), Abbatale de Bellelay (2009), Musée Maillol (2010), Museo Cantonale d'Arte Lugano (2011), Ferme-Asile Sion (2012), Château de Gruyères (2016), Musée de l'Ariana (2017), Kunsthalle Arbon (2018), Fonderie Kugler (2018). En 2018, à l'occasion du focus suisse, Art Paris Art Fair lui consacre l'un des quatre grands murs qui met en évidence le travail d'un artiste.

Les oeuvres de Christian Gonzenbach figurent notamment dans les collections suivantes : Musée de l'Ariana (Genève), Aargauer Kunsthau, Musée de design et d'arts appliqués contemporains (Lausanne), Museo Cantonale d'Arte (Lugano), Musée de la Chasse et de la Nature (Paris)- Essl Museum (Vienne), Victoria and Albert Museum (Londres), Fonds Cantonal d'art contemporain (FCAC), Fonds Municipal de la ville de Genève (FMAC), Musée Royale de Mariemont (Belgique), Collection Pictet & Cie (Genève), Collection Julius Baer (Zurich).

Plus d'informations: <https://www.gonzenbach.net/fr/news/>

1 Jérémie Gindre, *Fossiles d'hier et d'aujourd'hui*, in: «Christian Gonzenbach, Petite retrospective», Musée des beaux-arts Le Locle, 2006, p.VI

Ferdinand Hodler

Le peintre Ferdinand Hodler est né à Berne en 1853. Entre symbolisme, réalisme et expressionnisme, son travail a été largement reconnu et lui a valu une place de choix parmi les artistes helvétiques.

Son enseignant à l'École des Beaux-Arts de Genève, le peintre Barthélémy Menn, lui a appris la primauté du dessin sur la couleur. Dans ce dessin préparatoire représentant sa maîtresse Valentine Godé-Darel et leur fille Paulette, quelques traits fins nous plongent dans l'intimité de l'artiste. Hodler était follement amoureux de Valentine, mais celle-ci succombera à un cancer des ovaires qui lui a été annoncé au cours de sa grossesse. Entre 1913 et 1915, Hodler a plus particulièrement documenté la mort progressive de sa bien-aimée en créant une série d'esquisses, de dessins et de peintures, comme en témoigne ce dessin où Valentine paraît amaigrie, souffrante.

Ce drame n'était pas isolé. Les parents de Hodler, ainsi que cinq de ses frères et sœurs sont décédés de la tuberculose. Hodler était donc habité par l'angoisse de la mort et avait déjà développé dans son œuvre une réflexion sur la destinée humaine. À ce sujet, il a écrit la phrase suivante : « Dans ma famille, on mourait tout le temps. J'ai fini par avoir l'impression qu'il y avait toujours un mort dans la maison et qu'il devait en être ainsi ». Ces divers épisodes traumatiques expliquent par conséquent la fascination de Hodler pour l'agonie.

De nombreuses institutions muséales ont également mis Ferdinand Hodler à l'honneur dont le Musée d'Orsay à Paris (2007), le Cabinet d'arts graphiques du Musée d'art et d'histoire à Genève (2011), le Musée Jenisch (2015), la Fondation Gianadda à Martigny (2017) et le Kunstmuseum de Berne (2018).

Benoit Huot

Né en 1966 à Montbéliard (France), Benoit Huot vit et travaille en Franche-Comté. Diplômé des Beaux-Arts de Besançon en 1989, il abandonne la peinture au début des années 2000 pour se dédier à une pratique qui oscille entre la sculpture et l'installation.

Fasciné par l'art religieux et les arts premiers, l'artiste dans une démarche atypique habille des animaux naturalisés de velours, de bandelettes et de bijoux, créant un monde à la fois étrange et envoûtant. Les animaux métamorphosés de Benoit Huot, à l'image de fétiches ou de créatures aux vertus réparatrices évoquent les rituels de par le monde et se parent d'universalité. Les animaux naturalisés, ne sont plus des trophées de chasse, mais de véritables chimères, monstres imaginaires et fabuleux. Parés de bijoux et de bandelettes à la manière de reliquaires, les bêtes sauvages deviennent sous leurs appareils des créatures sacrées, des figures de fables ou parfois de contes de fée.

En 2012, la Maison rouge, consacre à Benoit Huot une première exposition personnelle intitulée « Au-dessous du seuil », ce qui permet la reconnaissance de son travail sur la scène artistique contemporaine. S'ensuit plusieurs solo shows, dont « Bêtes et Dieux, cortèges sacrés » au Musée des Beaux-Arts de Belfort (2013).

Entre 2015 et 2018, Huot participe à diverses expositions collectives dans des institutions culturelles et artistiques françaises. Telles que : « Le Banquet » au Salon Révélation du Grand Palais à Paris (2015) ; « Bêtes d'Expo ! », Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon (2015) ; « Hey ! Acte III », Halle Saint-Pierre, Paris (2015) ; « L'artiste est-il un chamane ? », L'Aspirateur-Musée d'art contemporain, Narbonne (2016). En 2017, en partenariat avec le Musée de la Chasse et de la Nature de Paris, le Musée de Champlitte présente les œuvres de l'artiste dans son exposition « Chassé-Croisé ». En 2018, la Villa Tamaris, Centre d'Art Contemporain de Seyne sur Mer, consacre une exposition à Benoit Huot, ainsi qu'à deux autres sculpteurs, intitulée « Zones FGH ». En 2019, la Galerie C a consacré l'entier de son stand à l'artiste à l'occasion d'Art Paris Art Fair.

Plus d'informations: <https://www.benoithuot.fr>

Emma Lucy Linford

Née en 1992, Emma Lucy Linford vit et travaille à Lausanne.

Après l'obtention de son diplôme en 2016, Emma Lucy Linford se consacre entièrement à sa pratique artistique. Demeurant timide sur son travail, ce n'est qu'en 2018 qu'elle entame une série d'expositions publiques. La première exposition se déroule aux ateliers de Bellevaux, où elle a occupé un atelier de 2015 à 2019. À la suite de celle-ci, elle expose notamment une installation à la Printanière, puis au mudac à Lausanne et enfin au Museo Villa dei Cedri à Bellinzona. Elle poursuit sa recherche plastique dans son atelier à la rue du Valentin à Lausanne.

Emma Lucy Linford nous emmène dans son univers où la matière se conjugue avec liberté, expérimentation et identité. Au coeur de son travail, la notion de *re-vêtement* qu'elle définit comme un symbole identitaire ; relation intime entre son corps, ses dimensions, le sur-mesure et ses créations. Son travail, s'articulant autour du corps et des diktats de la féminité, est une recherche suspendue à la frontière entre l'intime et la sociétal : maille par maille, l'aérien tisse doucement son fil.

Dans chacun de ses travaux, une matière est mise à l'honneur : fil de laiton, de nylon ou de fer, sac plastique, laine de fer, textile ou encore papier ciré sont autant de matériaux qu'elle apprivoise. Véritable reflet de ses états d'âme, ses pièces illustrent son refus des contraintes en mariant légèreté, volatilité et délicatesse. L'aspect aérien est primordial dans ses recherches initiales et devient le baromètre de ses réalisations. Ses premières oeuvres sont abstraites puisque c'est la matière elle-même qui dicte leur forme et elle se plaît à travailler sans contraintes normatives. Ces formes s'apparentent dans la plupart des cas à des cocons, des draps soumis à la loi du vent ou encore des vêtements. Pendant quelques années, l'exploration de la technique du crochet lui permet d'apprivoiser et de développer ce savoir-faire et de donner naissance à son langage plastique.

Pour suivre le fil d'Emma Lucy Linford, il faut se laisser porter dans un univers poétique qui n'exclut pas un côté plus sombre et tourmenté auquel elle a également été confrontée au cours de son parcours. Cette période est marquée par l'une des ses oeuvres « Ainsi soit-elle » en 2016. En effet, il s'agit d'une robe concrétisant son premier essai figuratif en crochet en fil de laiton. Celle-ci reprend les mesures prises sur le corps de l'artiste, ce qui traduit une acceptation de soi-même. En outre, cette pièce est l'une des premières à toucher le sol, en comparaison aux autres pièces qui elles, flottent malgré leur apparence parfois pesante. Elle devient, l'élément catalyseur de sa recherche autour du corps. Dès lors, elle entame une série de nouvelles pièces autour de la « robe » qui devient le symbole de la seconde peau, du *re-vêtement*.

Zoran Mušič

Né en 1909 à Gorizia en Dalmatie (alors Empire d'Autriche-Hongrie, aujourd'hui Croatie), Zoran Mušič meurt en 2005 à Venise. Il trouve son langage au carrefour de l'Orient et de l'Occident, dans la joaillerie byzantine des mosaïques, la grande peinture espagnole (Goya) et la Sécession viennoise (Klimt, Schiele).

Après des études aux Beaux Arts de Zagreb (1930-1935), il voyage en Italie, en Espagne, à Paris. Il effectue des copies des tableaux de Goya et du Greco, au Musée du Prado. Sa première exposition personnelle a lieu en 1938.

Accusé d'appartenir à la Résistance, il est arrêté à Venise et déporté à Dachau de 1943 à 1945, où il réalise, au risque de sa vie, une centaine de dessins décrivant ce qu'il voit : les scènes de pendaison, les fours crématoires, les cadavres empilés par dizaines, c'est-à-dire l'indescriptible. Cette période de captivité et de souffrance détermine toute son oeuvre. Entre 1970 et 1975, Zoran Mušič revient sur le camp où il a séjourné. Il grave et peint alors une série intitulée : « Nous ne sommes pas les derniers ».

Mais cette expérience n'a pas seulement influencé sa façon de voir le monde; elle a aussi déterminé une manière qui affectait la forme même: « Ce que j'ai vécu à Dachau m'a appris à m'attacher à l'essentiel, à éliminer tout ce qui n'est pas indispensable. Aujourd'hui encore, je peins avec un minimum de moyens. »

En 1987, Mušič commence la longue série d'autoportraits qu'il a continuée jusqu'à ce que le déclin de ses forces lui rende la pratique de la peinture de plus en plus pénible. Car ces autoportraits, où l'on chercherait en vain la physionomie de l'artiste, sont des images de disparition: un spectre marqué de blanc, sur une toile non préparée et partiellement recouverte de noir. Le corps est nu, aux proportions de Mušič - qui était très grand et noueux. Inlassablement, renonçant à l'emploi de la couleur, il se dessine à l'encre sur le papier ou au fusain et à l'huile sur la toile, assis sur une chaise. De ses dessins de Dachau à ses autoportraits en vieillard, la continuité est évidente: le dessin demeure cette ligne de défense contre la mort et la barbarie que Mušič n'a jamais abandonnée.

Renouant avec l'émotion originelle de l'homme, sa peinture touche au plus profond de l'être et, à l'image de la vie même de l'artiste, ballote entre noirceur et lumière.¹

1 Extrait et adapté de l'article de Michael Gibson, *Zoran Mušič*, N° spécial *Connaissance des Arts*, 1995 et de Philippe Dagen, *Zoran Mušič, le dessin contre la mort et la barbarie*, *Le Monde*, 27 mai 2005.

Armand Niquille

Né en 1912 à Fribourg, Armand Niquille s'adonne très tôt à la peinture à l'huile et se plaît à représenter des scènes religieuses dès l'âge de dix-sept ans qui lui vaudront une certaine reconnaissance. Cet artiste ayant étudié à l'École d'art de Fribourg a créé des œuvres expressives, empreintes parfois de souffrance, comme le montrent ses peintures relatives à la Passion du Christ.

L'épisode de la Déploration marque une pause entre la descente de croix et la mise au tombeau. Le Christ mort est entouré de Saintes Femmes et cette scène, entre la mort et la résurrection, nous saisit par sa vivacité et la douleur qu'elle dépeint.

Le contexte de la Seconde Guerre mondiale a plus particulièrement encouragé Niquille à intégrer la figure du Christ à ses créations puisqu'elle est une incarnation de la souffrance humaine. Cette période sombre s'est par ailleurs reflétée dans l'approche stylistique d'artistes tels que Bernard Buffet dont la ligne est comparable à celle de Niquille. Par surcroît, c'est à cette même époque que le peintre fribourgeois a fait la connaissance d'artistes réfugiés en Suisse tels que Balthus.

Dès 1947, Armand Niquille a été au centre de plusieurs expositions accompagnées de publications. Le Musée d'art et d'histoire de Fribourg a mis en lumière le travail de l'artiste au travers de quatre expositions personnelles (1947, 1966, 1976, 1992). Une exposition lui était également dédiée à la Galerie de la Cathédrale de Fribourg (1981), tout comme une rétrospective intitulée « Images, actes de foi, symboles et réalités » à l'Ancienne Douane - aujourd'hui Musée Gutenberg - à Fribourg (1989). Quelques années plus tard, le Château de Gruyères a accueilli l'exposition personnelle « Réalités et images du sacré » (1996). En 2006, l'exposition « Une œuvre, un destin » a pris place à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, de la même manière que l'exposition « Œuvres religieuses » à la Chapelle de l'Hôpital des Bourgeois à Fribourg et « Œuvres profanes » au Château de Bocard à Givisiez. Armand Niquille a récemment été exposé personnellement à l'Espace du Rural à Givisiez (2012) et au Musée de Charmey à l'occasion de l'exposition « De Fribourg à Charmey » (2015).

Plus d'informations: <https://www.armand-niquille.ch/fondation/>

Guy Oberson

Né en 1960, Guy Oberson vit et travaille à Lentigny (Suisse) et à Berlin (Allemagne). Autodidacte, l'artiste est intimement lié à son environnement originel qui est celui de la campagne fribourgeoise. Artiste pluriel, Guy Oberson s'est consacré à la réalisation de son univers artistique après avoir travaillé dans les métiers du bâtiment, la restauration d'art ainsi que dans l'enseignement.

Les œuvres de Guy Oberson semblent être le témoin d'une écorchure, d'un instant de vie dérobé. Une tourmente infernale, une âme en émoi, il semble apposer sur la toile et le papier une part de lui-même qu'il abandonne définitivement, qui ne lui appartient désormais plus. Il est ainsi attiré par l'exploration d'un côté plus sombre, cherchant par là à se dérober à la censure de la pureté. Guy Oberson invite à la perception d'une absence physique et psychique, qui imperceptiblement tisse les liens d'une volupté périlleuse. Cette privation charnelle de l'Autre ébauche la cartographie d'un désir incandescent que rien n'absout. Incarnée par la matérialité de la pierre noire, la vision de l'artiste vocifère d'un absolu impétueux. Émergeant des profondeurs d'une abîme insondable, les sujets sont déchirés par la subjectivité de l'artiste en mettant le spectateur face à l'espace intérieur du peintre qui grave sa présence dans ses toiles. Le travail de Guy Oberson reflète ainsi les rapports intimes liés à l'enfance, à la perception du corps, à l'état psychique.

Depuis 1996, Guy Oberson organise chaque année des expositions personnelles et participe à diverses expositions collectives. Il est également le sujet d'une dizaine de monographies et publie régulièrement des livres d'artiste.

En 2018, l'artiste expose à l'occasion de deux exhibitions personnelles : au Musée des beaux-arts du Locle ainsi qu'à la Fondation Edouard Vallet. Parallèlement à cela, l'artiste participe à quatre expositions collectives entre la Suisse et la France. L'année 2019 est également marquée par la parution d'« IN DEO », fruit le plus mûr d'une collaboration intime avec l'écrivaine Nancy Huston aux éditions du Chemin de fer. L'année précédente paraissait encore « POSER NUE », livre d'artistes dans lequel les nus sanguins du peintre donnent corps aux mots de l'écrivaine. La même année, il partage ses créations avec le public par le biais de diverses institutions telles que la Galerie de l'Etrave (Thonon-les-Bains), la Halle Saint-Pierre (Paris) et le Musée du Papier Peint (Mézières).

Les œuvres de Guy Oberson figurent dans diverses collections publiques et privées notamment celles de l'Office fédéral de la Culture de Berne, des Musées d'art et d'histoire de Neuchâtel et de Fribourg, du Musée des beaux-arts du Locle, de l'Etat de Fribourg, de la banque Raiffeisen et d'Actes Sud à Arles.

Plus d'informations: <http://www.guyoberson.com/en/home/>

Éric Poitevin

Né en 1961, Éric Poitevin est une des figures les plus importantes de la photographie contemporaine française. Son travail, à travers une revisitation des grands genres de la peinture classique (nu, portrait, nature morte, paysage, vanité), développe une réflexion photographique autour de la nature et du corps. Son œuvre a été notamment exposée au FRAC Auvergne, à la Villa Médicis à Rome, au Musée Bonnat de Bayonne ainsi qu'au Mamco de Genève. Présent dans de nombreuses collectives, Éric Poitevin a participé en 2010 à l'exposition *Chefs-d'oeuvres?* au Centre Pompidou Metz et en 2017 à l'exposition *Jardins* au Grand Palais Paris.

Initié à la photographie par un pharmacien durant son adolescence, Éric Poitevin étudie par la suite aux Beaux-Arts de Metz (1980-1985) où il obtient un DNSEP option communication. Enseignant auparavant à l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg et à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Nancy, il est depuis 2008 professeur aux Beaux-Arts de Paris. En 1984, à la faveur d'une bourse du secrétariat d'État aux Anciens Combattants, Éric Poitevin produit sa première série importante. L'année suivante, en 1985 et alors âgé de seulement 24 ans, il entame un tour de France et réalise en studio, à la chambre photographique, une série de cent portraits pudiques en noir et blanc d'anciens combattants. Confrontée à un sujet aussi important et grave que la guerre, la photographie joue ici selon lui le rôle d'« aide-mémoire ».

En 1990, une autre série emblématique de son travail, celle des « Religieuses », est réalisée lors d'une résidence à la Villa Médicis. D'une sobriété exemplaire et dans un subtil clair-obscur noir et blanc, ses photographies évoquent, hors de toute temporalité, les portraits du Quattrocento, par la pause de profil et le cadrage. Suit en 1995 une série de photographies en couleur des sous-bois environnant Verdun, dans sa région natale, développant une approche anti-spectaculaire de la photographie de paysage.

Un autre thème récurrent dans son travail est celui de l'animal. De *Sans titre* (équarrissage) en 2003 à *Sans titre* (oiseau) en 2012, Éric Poitevin ne montre jamais l'animal dans son environnement naturel, celui-ci étant généralement trouvé mort et photographié selon un dispositif dont la présentation emprunte au domaine de la chasse. Plus récemment en 2011, et faisant suite à une série célèbre de nus couchés datée de 2004, il photographie une nouvelle fois des corps nus, envisagés cette fois-ci comme des paysages. Dans un environnement blanc, ces photographies d'hommes et de femmes, saisis sans aucun voyeurisme ni froideur médicale, témoignent de l'acuité du regard d'Éric Poitevin.

1 Extrait et adapté du site de l'Institut d'art contemporain de Villeurbane:
http://i-ac.eu/fr/artistes/257_eric-poitevin

Cyril Porchet

Né en 1984 à Genève, Cyril Porchet vit et travaille à Lausanne. Il commence des études de photographie en 2005, il obtient en 2009 un Bachelor en communication visuelle et photographie, suivi d'un master en direction artistique en 2011 tous deux réalisés à l'école cantonale d'art et de design de Lausanne (ECAL). Son travail a reçu un rapide succès en étant primé à plusieurs reprises dont deux fois pour le prestigieux prix fédéral suisse. Son travail a été exposé dans différents musées et galeries, entre autre à la maison européenne de la photographie (MEP) de Paris et au Museum für Gestaltung à Zurich. Ses œuvres sont conservées dans plusieurs collections, parmi lesquelles on peut compter la collection privée du célèbre marchand d'art et collectionneur Larry Gagosian.

En 2016, Cyril Porchet entreprend une nouvelle série de photographies intitulée *Flowers*. La prise de vue du bouquet de fleurs dure plusieurs jours, afin que la transformation florale puisse être mise en aplat sur un seul et unique négatif.

Vaine tentative que celle de cette danse mortelle entreprise par l'élément végétal. *Flowers* met en lumière l'éphémère existence. Ce travail s'inscrit dans la continuité des séries précédentes, qui s'attachent à observer les temporalités multiples. Les diverses strates temporelles se fossilisent et s'entremêlent dans un chaos voluptueux.

Vanité contemporaine, la série *Flowers* entreprend la fossilisation du temps invisible qu'est le passage de la vie à la mort. S'inscrivant ainsi dans le genre traditionnel des vanités, dont il est possible d'observer une grande récurrence au sein de l'histoire de l'art, la série *Flowers* témoigne de la fugacité de l'existence terrestre, ainsi que de sa nature transitoire. Euphémisme élégant d'une extinction fatale, la composition florale se soulève dans un indestructible désir et transmet dans un souffle léger son empreinte au négatif.

Plus d'informations: <https://cyrilporchet.com>

Virginie Rebetez

La photographe, plasticienne et artiste basée à Lausanne Virginie Rebetez est née en Suisse en 1979. Elle a d'abord étudié la photographie au CEPV à Vevey et a poursuivi sa formation à Amsterdam à la Gerrit Rietveld Academie. Depuis une vingtaine d'années, l'artiste cherche à mettre en valeur la disparition, l'absence et la mort qui sont des thèmes qui l'intriguent, l'effraient et la touchent.

La série de photographies *Le souffle du pharaon* a été réalisée en 2017 et montre des corps d'enfants figés dans du formol depuis les années 60. Ces « momies contemporaines » ont été conservées à des fins éducatives à la Faculté de médecine de l'Université du Caire. Dans l'Égypte ancienne, on ne disait pas « Il est mort », mais « Le souffle s'est envolé ». Selon les croyances de l'époque, le corps était momifié pour qu'il puisse être conservé et réutilisé une fois la résurrection réussie dans l'Au-delà. Les corps photographiés par Virginie Rebetez naviguent ainsi dans un monde entre-deux en attendant peut-être que les dieux leur insufflent la vie éternelle.

Les œuvres de Virginie Rebetez ont notamment été exposées à : Hotel Maria Kapel à Hoorn aux Pays-Bas (2011), Photoforum Pasquart à Bienne (2014), La Rada à Locarno (2014), Archipelago à Londres (2016), OCAT Shanghai en Chine (2017), Photobastei à Zürich (2018). Son travail a également été présenté à des festivals tels que : Boutographies à Montpellier (2014), Belfast Photo Festival en Irlande (2017), Imago Lisboa Festival au Portugal (2019).

L'artiste a de surcroît reçu de multiples bourses et prix culturels dont les Swiss Design Awards (2014), le Prix Leica pour le 29^e Festival International de Mode et Photographie à Hyères en France (2014), la bourse culturelle de la Fondation Leenaards (2014) et la bourse des arts plastiques du Canton de Vaud (2019).

Plus d'informations: <https://virginierebetez.com>

Lionel Sabatté

Lionel Sabatté est né à Toulouse en 1975. Il vit et travaille à Paris et Los Angeles. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2003, Lionel Sabatté a reçu plusieurs prix artistiques tel que le Luxembourg Art Prize en 2020, le prix de Peinture de la Fondation Del Luca en 2019, le Prix des Amis de la Maison Rouge qui lui a permis de produire une oeuvre, présentée au sein du patio de la fondation en 2018, le Prix Drawing Now en 2017 et a reçu le Prix Yishu 8 de Pékin en 2011. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions monographiques en France comme à l'étranger, intégrant plusieurs collections institutionnelles.

La sphère du vivant ainsi que les transformations de la matière dues au passage du temps se retrouvent au coeur du travail de Lionel Sabatté. L'artiste entame depuis plusieurs années un processus de récolte de matériaux qui portent en eux la trace d'un vécu : poussière, cendre, charbon, peaux mortes, souches d'arbres... Ces éléments sont combinés de manière inattendue et les oeuvres ainsi créées portent en elles à la fois une délicatesse mais aussi une « inquiétante étrangeté », donnant vie à un bestiaire hybride dans lequel des créatures des profondeurs abyssales côtoient des petits oiseaux des îles oxydés, des ours, des loups, des émeus, des chouettes, mais aussi des licornes.

Pratiquant à la fois la peinture, le dessin et la sculpture, Lionel Sabatté tâche de faire dialoguer l'ensemble de ses oeuvres dans une interconnexion permanente. Ses recherches sur le minéral, l'animal, donne lieu à des oeuvres poétiques, sensibles, troublantes et qui participent à une réflexion globale sur notre condition et la place que nous occupons dans notre environnement, comme en témoigne son oeuvre la *Meute de Loups en poussière* présentée en 2011 au Museum d'Histoire Naturelle de Paris, devenue une oeuvre emblématique des questionnements liés aux problématiques environnementales. C'est par ce biais qu'on lui propose en 2014 une exposition à l'Aquarium de Paris dont l'une des thématiques était d'attirer l'attention sur la sur-exploitation des ressources maritimes. Un parcours dans la ville de La Rochelle sur le thème de l'eau et des ressources naturelles lui a ensuite été proposé. Enfin, plus récemment, Lionel Sabatté a bénéficié d'une exposition personnelle au Musée de la Chasse et de la Nature, « La sélection de parentèle », portant une réflexion sur le vivant et l'évolution. Ses travaux récents, des grands oiseaux en bronze oxydés présentés en 2019 à Lyon dans le cadre de l'exposition « Qui sait combien de fleurs ont dû tomber » (Nouvel Institut Franco-Chinois, Fondation Bullukian, Musées Gadagnes) et à Toulouse à travers l'exposition « Lionel Sabatté : sculptures » (Centre d'art nomade) l'amènent à redéfinir son rapport à la sculpture et à réinventer sans cesse sa pratique artistique.

Plus d'informations: <https://lionelsabatte.org>

Maude Schneider

Née en 1980 dans le canton de Neuchâtel, Maude Schneider s'est formée à l'École des arts décoratifs de Genève en section céramique. Elle a ensuite obtenu un diplôme en céramique et polymères à la HEAD de Genève et un Master en art de l'Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon. L'artiste enseigne actuellement la céramique au CEPV à Vevey et est également une cheffe experte de la section céramique au CFP Arts à Genève.

Dans son travail, Maude Schneider propose une sublime exploration du quotidien en alliant subtilement esthétique et symbolisme. L'oeuvre *Maala* aborde plus particulièrement les différentes utilisations et vertus que peuvent avoir les chapelets. À travers cet objet de dévotion emblématique, l'artiste interroge le rapport de notre société aux mœurs et aux coutumes qui ont plutôt été remplacées par des intérêts économiques et une triviale consommation. Par la transformation de sa dimension, le chapelet sert ainsi à remettre en question le sens sacré de nos traditions, de nos fêtes et de nos rites.

Les œuvres de Maude Schneider ont été exposées personnellement ou collectivement dans des institutions nationales et internationales telles que : Musée de la Ville Varazdin en Croatie (2009), Kunstmuseum Westerwald en Allemagne (2010, 2013), Mudac à Lausanne (2013, 2020), Musée Ariana à Genève (2015), Musée de design-DHUB à Barcelone (2016), Kunsthalle Luzern (2017). Elle a par ailleurs participé à plusieurs biennales et triennales qui se sont notamment tenues en Slovénie (2009), en Espagne (2009), au Danemark (2010), en Corée (2013) et en Argentine (2014). La céramiste a également reçu les prix suivants : Prix et Prix du public de la 69e biennale d'art contemporain décernés par le Musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds (2010), Prix bourse Berthoud, Lissignol, Chevalier et Galland de la ville de Genève (2010), Prix Bachelin (2014), Prix de la Fondation Lachat du canton de Berne (2019).